

Bernard Tellez

Dissonances



Duval fit jouer la vitre coulissante de la loggia, et son regard plongea devant les arbres de l'allée piétonne. Le temps, dehors, lui parut clair, ensoleillé. Sur le point de sortir, il perçut une rumeur de voix alentour, sur les balcons d'en face, aussi bien celle venant de son immeuble, ce qui l'incita à croire que les autres étaient déjà là, à l'accueillir de leurs propos malsains. Les litanies incohérentes n'avaient pas de fin. De cette cacophonie ridicule, il se sentit presque le chef d'orchestre.

Certains parlaient haut, sur un ton comminatoire qui couvrait le chant des oiseaux perchés dans les arbres depuis l'aube, et se répondaient. Ceux-ci se turent brusquement, médusés par un tel cafouillage. Le roucoulement des pigeons, les merles, dans leur pépiement, la présence des pinsons, des rougegorges, le chant mélodieux des rossignols mêlé aux jacassements de pies, n'eurent presque plus de sens, en cette fin de matinée, devant le cafouillis de propos radotés qui l'agaça, à l'encontre de la gaieté des oiseaux dont le chant venait presque de s'interrompre.

En écho à celui qui résonnait sur les balcons d'en face, au-delà de la rangée d'arbres, ce concert de voix ourdissait la moindre atténuation, se répercutait sur la façade de son immeuble avec une puissance accrue, constante, agressive, même si un pigeon solitaire continuait de roucouler dans les branches du charme devant lui. Il s'en voulut de percevoir ces bribes qui révélaient des façons d'être quasi identiques, comme autant de nuisances... Elles se calmaient parfois, de sorte qu'il y avait dans l'air, comme un faux silence entrecoupé de chuchotis qui donnaient la nausée d'une médiocrité caractéristique et malveillante. Duval resta un instant aux écoutes du marasme ponctué de paroles disgracieuses qui s'entrechoquaient dans une clameur insuffisante pour jaillir en pleine lumière, tel un jet d'eau trop faible qui n'arrive pas à s'affirmer contre l'air... Ces voix perçues n'étaient plus que balbutiements dans la cacophonie ridicule des différents étages, une sorte de murmure inconsistant, un silence de pulsions refoulées, animées cependant du désir de nuire... Il mesura son attente de tout et de rien, d'être là, aux écoutes, ou de ne pas y être, dans sa lassitude de jouer au chat et à la souris, enfin son désintérêt devant cette pouillerie... Une moue de dépit se dessina sur son visage. Il se prépara à sortir, et ferma les vitres de la fenêtre. Il rabattit la porte derrière lui, descendit les marches de son étage, sans rencontrer personne dans le hall d'entrée, personne dans l'allée... La rumeur

avait cessé. Dans l'allée bordée d'arbres, des deux immeubles, en vis-à-vis, il continua d'avancer, sans jeter un regard à droite, ni à gauche, même s'il se sentait observé... Il songea à sa chienne morte, quelques mois plus tôt, dans le petit bois, à l'autre bout de la résidence, empoisonnée à l'aide d'un appât affriolant, truffé de strychnine ou de mort aux rats... Depuis qu'il marchait dans l'allée, il venait d'être signalé...

*
* *

Le quidam sortit son portable et le brancha, attentif à la sonnerie musicale rythmée sur un air de blues :

– J'écoute...

– Il sort de l'immeuble... Compte cinq bonnes minutes, avant qu'il ne se trouve au rond-point de la place... Arrange-toi pour être là, au bon moment. Gare-toi, avec la tire. Dès qu'il apparaîtra dans ton champ de vision, démarre et quitte la planque. Attends le moment propice. N'oublie pas qu'il est prudent, soupçonneux, toujours sur le qui-vive. Méfie-toi ! Prends la fuite, si tu peux. Il ne te connaît pas, ne t'a jamais vu... Si tu le rates ou l'écharpes simplement, il ne pourra pas faire la liaison avec... A moins que... Sois rapide, efficace, précis, fais ce que l'on te demande... Peut-être ne se méfiera-t-il pas

assez, s'il a confiance en lui. Joue tout sur ta décision et ta rapidité d'exécution. Le facteur chance, le hasard feront le reste... On t'a payé pour ça, n'oublie pas. Tu ne dois rien révéler de ce que nous sommes... J'espère que tu as compris !

Avant de raccrocher l'appareil, l'intéressé observa la rue d'un regard d'affranchi, faussement indifférent aux piétons qui marchaient... Il se sentait lui aussi concerné. Son regard se posa un instant sur ceux qui franchissaient le passage protégé...

– Ce n'est pas la peine de me faire un dessin, dit-il, le doigt sur le bouton d'arrêt, prêt à interrompre la communication. Je ne suis ni sourd, ni idiot...

– Sans cela, on ne t'aurait pas choisi !

L'individu rangea son portable dans sa poche. Il ouvrit la portière de son côté, prit place à l'intérieur de l'Alfa Roméo.

Depuis plus d'une heure qu'il attendait le signal, il comptait les minutes et commençait à désespérer de croire à la mission qu'on lui confiait. De temps à autre, en quittant la voiture pour se donner de l'exercice, il marchait parmi les gens, en aller et retour sur le trottoir de l'avenue, et observait les voitures qui passaient. Il lui arrivait de dévisager quelqu'un au passage, avec arrogance, avant de réintégrer le véhicule, de sortir de nouveau... L'air frais venu de la mer caressait la peau de son visage, détendait ses nerfs. Il se sentait mieux. La vue des passants dont il savait lire dans le regard, autant que les

automobilistes vus de profil, le rassuraient. Il craignait d'attirer parfois l'attention dans ces lieux inconnus pour lui, si son sens de l'adaptation, son aspect guindé le sauvait. Il s'efforçait d'avoir le look, bon chic, bon genre. A force d'être là, ou de faire quelques pas sur le trottoir, il sentait qu'il risquait d'être remarqué des employés de la boulangerie, près de la place, ou des habitués qui allaient et venaient, pour acheter du pain. Des gens du quartier... Personne ne le connaissait. Près de la boutique, à contre jour sur la perspective de l'avenue, il voyait les gens entrer, sortir, mais lui seul restait étranger à ce va et vient. Il commençait d'en prendre l'habitude. Cette attente ne l'indisposait presque plus. D'où venait-il ? Dans ce quartier près des quais, sa présence pouvait paraître dérangeante. Sur ce bord de trottoir, un esprit mal intentionné aurait pu le prendre pour n'importe qui, une pute de l'ancien temps qui prenait son quart, un travelo, un gigolo, même s'il n'avait pas le visage maquillé pour la circonstance. Ce n'était pas non plus la vocation de ce coin de ville d'encourager la prostitution, avec ses rues bordées de villas, de résidences. Il est vrai que cela n'a plus cours, sous peine de mise en fourrière, ou de contravention. Toutes les villes doivent être propres. Tout le monde observe tout le monde, aujourd'hui. Ce n'est pas vraiment de l'hypocrisie, plutôt un manque d'imagination. Cela fait partie du système, du règlement.

La plupart des habitations, dans ce secteur de la

ville, étaient pourvues d'un signal d'alarme, d'un système de vidéo-surveillance en liaison avec la police. Malgré cela, l'inflation des larcins et vols commis augmentait, essentiellement, la nuit. Depuis quelques temps, aussi bien de nuit, que de jour... A plus forte raison, chez les gens riches qui possédaient des villas, chez les gens huppés. Le spectacle des voitures saccagées, volées, brûlées, dans les parkings ou le long des trottoirs, des panneaux indicateurs tordus ou renversés, des vitrines brisées, témoignaient... Ce coin de ville, à distance minime du port, donnait à voir la dérive de ce qu'avait pu être la nuit, avec sa délinquance à la puissance « n », dans une malveillance insuffisante à combler le déficit des frustrés... L'argent manquait. L'inflation galopante des délits impunis, juste pour rire, dans son tracé de courbe hyperbolique augmentait considérablement avec le redoux et la déroute de l'hiver, comme tous les ans... Les monte-en-l'air silencieux se sentaient des ailes, aptes à tout fric-frac occasionnel. Faire de l'argent avec ceux qui en ont, c'est peu dire. Mais depuis quelques semaines, la ville remâchait un scandale toujours présent dans les consciences. Deux fillettes de onze ans, à douze ans, avaient été kidnappées par une voiture, dans la rue. Les maniaques, car ils étaient deux, avaient d'abord demandé une rançon, avant de les violer et de les étrangler... L'une d'elles était une camarade de classe de la fille de Mathilde Alban, qui logeait boulevard de

la Redoute, longeant la mer... On avait découvert le corps de l'une, enfoui dans un sac, à proximité d'une dune du littoral, les mains coupées jusqu'aux poignets, l'autre, dans une clairière située dans la forêt des pins des Landes, aux troncs innombrables... Les services de police manquaient d'indices pour trouver les coupables, si un plan vigie pirate avait été mis en place. La traque persistait, tant que l'on n'aurait pas découvert leurs traces. A qui avait-on à faire ? Etaient-ce des détraqués échappés d'un asile, des toxicomaniaques qui avaient besoin d'argent ? Ces émules de M, le maudit, de Guy George ou de Patrick Henry, hantaient les rues de la ville, où le rapt, le meurtre sévissaient, à l'aide des voitures qu'ils volaient. L'un d'eux se garait sur le bord du trottoir, observait la perspective des rues adjacentes, l'autre choisissait ses victimes, sans en avoir l'air, parmi les gamines qui sortaient du collège. Ils avaient bousculé la mère de Pauline Varlan, avant de s'emparer de sa fille âgée de onze ans. Quelques secondes leur avaient suffi pour s'enfuir. L'enfant pleurait, criait, gigotait, en alertant les passants, mais les crapules avaient eu facilement le dessus. La jeune femme avait couru, crié aussi, au secours... Le premier avait pris la décision rapide d'entrouvrir le haillon de la malle, d'y cacher l'enfant dedans, en la refermant. Celui qui se trouvait au volant, avait démarré à fond, le véhicule. Ensuite, sous prétexte d'une rançon qui tardait à venir, les deux comparses avaient assouvi leur instinct. Ils avaient

largué le cadavre supplicié de la jeune ado, dans un endroit désert, s'étaient nourris de sa chair, avant de l'abandonner sur le littoral battu, rebattu par l'océan, jusqu'à ce que son corps fût recouvert par la marée haute. Les méfaits de ces détraqués créaient une véritable psychose dans les foyers. Ces monstres à l'affût défiaient toute loi morale. On n'avait jamais vu ça. Certains disaient qu'ils étaient trois... Les médias en colère, signalaient, sur tout le territoire : « Les ogres ont encore frappé, en déposant la dépouille de leur victime dans l'anse d'une plage peu fréquentée ! »

Le parti politique de l'opposition accusait l'autre, en place, de ne pas faire son travail... « Si c'était nous qui gouvernions, il y a belle lurette que les coupables auraient été mis sous verrou... »

De la disparition de Justine Alban, la nouvelle victime des tueurs, on en parla aux actualités, trois jours auparavant, entre la diffusion d'un cliché scolaire banal à pleurer, d'une photo de famille, genre poster où la fillette figurait entre ses parents. Cerné de micros, Herbin, le père, lisait devant la caméra, la déclaration du rapt de sa fille, d'une voix grave. Mathilde Alban avait le regard fixe, le visage mouillé de larmes silencieuses qu'elle n'essuyait pas... Justine venait d'être découverte, le corps dénudé, rouée de coups et violée aussi.

*

* *

A y regarder de près, l'inconnu de l'avenue faisait presque peur... Des regards se posaient sur lui, au passage, car sa présence en inquiétait plus d'un. Faisait-il partie du duo des meurtriers impliqués, était-il l'un des maniaques que l'on recherchait ? L'individu s'efforçait d'avoir l'air banal, plutôt amène, pas méchant du tout. « Justement ! pensaient certains... C'est peut-être le troisième larron ? »

Il réintégra le véhicule et mit le moteur en marche. Il actionna le clignotant, en positionnant l'Alfa Roméo en double file, sur l'avenue. Il se sentait prêt secrètement à foncer sur l'homme désigné, lorsqu'il traverserait, à accélérer à la seconde précise où il le verrait s'engager perpendiculairement, et attendait d'agir. Ni vu, ni connu. Ce qui adviendrait ensuite, serait du domaine de l'imprévu... Le mieux était de continuer ensuite sur sa lancée, d'avoir le temps de bifurquer à droite, plus loin, d'avoir le temps... L'agression rapide ne devait pas le gêner pour fuir, pourvu qu'il ne fût pas reconnu, que personne ne relevât les numéros de la plaque d'immatriculation du véhicule, falsifiés.

L'homme à culbuter, n'apparaissait toujours pas. Il comptait les secondes désormais... Duval se faisait attendre... L'inconnu sentit monter en lui une poussée d'adrénaline, quand il le vit traverser la place, de l'autre côté du rond-point, en venant de l'avenue adjacente. Il démarra la voiture, s'approcha lentement, avant d'appuyer à fond sur l'accélérateur...

Daniel Duval ne se douta de rien, si l'habitude de se méfier était devenue pour lui, une sécurité. A la seconde précise où la voiture le heurta, il fut surpris, tenta vainement d'éviter l'arrivée du bolide. Ce fut trop tard, malgré son réflexe vif pour échapper à la vitesse du véhicule lancé. Il gémit, lorsqu'il fut touché, culbuté... Quelques minutes plus tôt, il se trouvait chez lui, face à un dilemme tortueux : sortir, ou attendre encore un peu. Pouvait-il prévoir qu'il allait être victime d'un accident ? Certains indices ou intersignes, nous avertissent souvent, si on les néglige pour ne pas devenir superstitieux, si on les oublie volontairement, s'il en reste en nous une arrière-pensée. On ne peut pas toujours se concevoir à vivre dans une ambiance néfaste... Dehors, l'air marin humidifiait toute chose, la brume envahissait par pans, les bassins du port, mais sa présence ombreuse et fumeuse n'allait pas tarder à disparaître... Questions de secondes aussi. Le soleil réchauffait brusquement l'atmosphère, en dorant les derniers voiles de brume qui s'évaporaient. Les premiers chalutiers revenant de la pêche, pénétraient dans l'anse du port. Les bateaux de plaisance glissaient le long d'un chenal, vers la haute mer. Quelques oisifs observaient leurs mouvements... Duval n'avait pas pris suffisamment au sérieux le signal qui avait traversé sa conscience, au moment voulu, en lui ordonnant de redoubler de prudence, en quittant la résidence. Trop rapide, clair, intuitif comme le vol en

zigzag d'un volatile, il n'avait pas cru à l'indice, à l'avertissement qu'il avait perçu. Ce n'était pas la vision fugitive d'une chouette-effraie, qui hante la lande, dans cette région, l'oiseau de malheur... L'arrivée du véhicule fut aussi décisive qu'un éclair cisillant le ciel. Elle l'impressionna à la façon des choses que l'on imagine, que l'on suppose peut-être ne pas vraiment exister, mais qui eurent pour effet de le jeter à terre...

Il constata d'abord le fait, effaré, comme s'il avait glissé sur une flaque d'huile. Il tenta plusieurs fois de bouger, mais il se sentit pris, dans de la glue... Impossible de vraiment bouger. Son refus d'admettre le possible et l'imprévisible le parcourut comme un regret, dans son impuissance à se relever. Réaction réflexe de se remettre debout. Sans être d'humeur à se laisser influencer par des riens, pourquoi avait-il laissé de côté son feeling de mauvais augure ? Il n'avait pas vraiment l'idée de le garder, mais une arrière-pensée persistait dont il lui fut impossible de se défaire. A croire que les esprits du mauvais sort l'épiaient, ce matin-là, qu'il aurait-il mieux fait de rester encore chez lui, dans l'attente... Attente de tout, de rien. Ce n'était pas de la superstition, mais de saisir l'instant propice où il sentait qu'il ne lui arriverait rien. L'oiseau de la mort qui hante la lande, la « frégasse », ne pouvait agir sur lui... On n'était plus au temps où les gens hantés par les démons de la nuit se terraient chez eux. Il faisait jour et les rayons du soleil

inondaient déjà les rues.

Bien que Duval fût projeté sur le bitume, l'Alfa Roméo ne lui passa pas sur le corps. Le conducteur, comme pris sur le fait, freina, bloqua l'élan de sa voiture lancée... Une file de véhicules débouchait d'une autre avenue, sans qu'il réussît à intégrer la sienne, au trafic des voitures qui démarraient. Après avoir roulé sur le capot, Duval plongea sur le côté, avant de rebondir sur le sol. Ensuite, ce fut un arrêt sur image. L'action avait été rapide, si rapide... Les secondes commencèrent à s'égrener. Il ne bougeait toujours pas, comme dans la grisaille d'un jour de pluie, aux perspectives déformées, distendues... Duval grimaçait de douleur. L'accrochage faisant tâche d'huile ou de sang, prenait des proportions imprévues... L'essentiel pour lui était de se relever... Il n'y parvint pas. Il se rendit compte de cette impossibilité, mais garda confiance. Il n'était que commotionné, car il se sentait en lui la force de réagir encore. Il parviendrait bien à se mettre debout, les pieds bien à plat sur le sol, et lui en en mettrait plein les gencives, à l'autre, en le sortant de sa bagnole... Des piétons passaient, s'arrêtaient, témoins de l'accident. Quelques-uns avaient dû percevoir le choc du véhicule qui roulait trop vite, au moment du heurt. Duval constata que ses réflexes rapides, ne lui avaient servi à rien. Le véhicule venait de le happer par l'avant, comme un objet encombrant, un obstacle inutile.

*

* *

S'il est gênant d'être donné à voir, de servir de spectacle, une foule de curieux se massa, observa la scène, comme s'il était déjà mort. C'est beau, un mort... Il devint en quelques secondes, le centre d'intérêt des regards... Le feu tricolore du sémaphore changea, passa au vert, dans le sens de la circulation. Sur la chaussée, la file n'avancait plus : l'accident bloquait tout. Le conducteur de l'Alfa ne bougeait pas, au delà du passage protégé, stoppé par les autres véhicules qui démarraient ou débouchaient de l'autre avenue. Il semblait prisonnier de son habitacle, mais ne paniqua pas. Son pistolet parabellum, dans la poche intérieure de sa veste, pouvait servir. Le premier qui oserait s'en prendre à lui, en aurait pour ses frais... S'il était pris en faute, il s'en moquait, conscient qu'il avait des accointances, qu'il finirait par s'en tirer... A croire que le verdict de la justice, aujourd'hui, est une affaire de relations. Duval s'attendit à le voir surgir en quatrième vitesse, dans l'intention de tirer sur lui avec une arme, pour finir le travail, mais se trompa.

Le chauffeur jeta un œil dans le rétroviseur, sur le blessé étendu sur le sol... Le goût du meurtre, à notre époque, est chose courante. L'Alfa Roméo n'ayant pas réussi à se mêler au trafic de la file précédente, venant de gauche, était piégée désormais. La circulation

n'avancait plus. A l'idée qu'on allait le ramasser, le jeter peut-être dans une poubelle, Duval se sentit faiblir... La vue de ceux qui le regardaient le rassura : on n'osait pas le toucher, comme s'il était devenu pestiféré. Des yeux, des visages se penchaient vers lui, mais il avait si mal ! La voiture l'avait chargé, en taureau rageur. Personne n'osait lui adresser la parole... Allait-il crever comme un chien écrasé ? Sans l'arrivée d'une ambulance, de la police, il n'y avait pas d'issue... Il perçut des ricanements qui eurent pour effet de l'assommer davantage dans la rumeur de la ville, en cette fin de matinée de printemps. Le soleil brillait, malgré des passages de nuages. Le ciel était assez bleu. On percevait au loin, le bang de l'océan. Des piétons traversaient la place, si ce n'était pas jour de marché... Au rond-point où l'avenue rejoignait l'autre, les véhicules continuaient de circuler... « Depuis le temps que... », songea Duval. Il ne termina pas sa phrase. Un moment parut s'étirer, inconsistant, valse lente où les platanes de la place se mirent à tourner sur eux-mêmes... Il avait le vertige. Les regards, les visages tournaient aussi. Certains le considéraient avec pitié, d'autres pas... Une idée lui traversa l'esprit, même dans son cirage, que parmi ceux qui l'observaient, il devait y en avoir qui paraissaient satisfaits. Depuis le temps qu'il les gênait... On ne peut pas plaire à tout le monde...

Un quidam alla au commissariat, à une centaine de mètres, de l'autre côté de la place. La solidarité

marchait à fond, encore. Dans son droit de traverser au passage, au feu du sémaphore rouge, quand Duval s'engagea, accompagné du signal sonore, il n'avait pas su prévoir l'arrivée en trombe de la voiture. Le conducteur de l'Alfa Roméo aurait dû sortir, l'air fautif, sur le point d'apprendre ce que vaut l'obligation de respecter les piétons, mais il ne bougeait pas. Les platanes reverdis reprirent leur place initiale parmi les mouettes, les oiseaux d'espèces hybrides des environs de mer, les autres oiseaux qui rayaient le ciel. Le vertige de Duval avait cessé. Parmi les témoins oculaires, certains souriaient, en douce. Il put s'en rendre compte... Les feux tricolores continuaient de changer, rouges, oranges, verts... Au carrefour embouteillé, le changement des feux n'avait pas plus d'importance que de coutume. Tout paraissait figé, en ordre, et déréglé. La file de véhicules s'allongeait en perspective dense sur l'avenue bloquée. Les coups de klaxons s'élevaient, les conducteurs commençaient à gigoter d'impatience, la tension montait... Sans ignorer qu'il était dans son tort, l'homme au volant devait savoir aussi d'autres choses, qu'il n'était pas là pour rien. « Qu'est-ce que je deviens dans tout ça ? songea Duval. Il n'y a pas de rubrique de chiens écrasés. »

L'agresseur n'était pas du genre à douter. Il ne voulait pas d'un débat de conscience, cela se voyait, à travers le pare-brise, qu'il n'avait pas le genre de reconnaître ses torts et ignorait la compassion, sans

doute parce qu'on ne lui avait pas appris. Son contrat oblige le plaçait dans une situation critique... Devant lui, la file avançait à peine, au compte gouttes... Il avait brûlé le feu rouge, mais il lui avait paru impossible d'aller plus loin. La solution lui restait de quitter la voiture, de s'enfuir en courant, de souhaiter devenir l'homme invisible, même s'il était vu par un nombre incalculable de gens... De quoi réagir au plus vite, quitter son véhicule en catastrophe, en sortant armé de son pistolet, et tirer pour créer la panique, se faire place... Pourquoi hésita-t-il ? Son bon sens lui ordonna de rester calme, de se ranger sur le bas-côté, de chercher à se défendre afin de ne rien admettre. Ce n'était pas encore le moment propice... Ceux qui le virent alors, durent réaliser qu'il paraissait ailleurs... L'esprit tourné en secret vers ses commanditaires, l'argent qu'il venait de gagner, vers sa fuite aussi, l'idée lui vint de garder une maîtrise étrange qui l'incita à paraître décontracté... Quand on a une apparence, une bonne tête, on ne peut juste que supposer, et cela ne fait jamais vraiment mauvais effet... Il parut réfléchir, avant d'avancer encore, de garer l'Alfa, à droite, sur le parking du supermarché. Il avait fait ce que l'on attendait de lui, mais pas tout à fait. Désormais, pris dans un traquenard, sans doute n'avait-il pas le temps d'y penser encore, attentif à jouer le rôle de l'homme surpris, innocent de l'agression qu'il venait de commettre... Il parut clair et net comme un Jésus, sans paraître être l'acteur

d'une scène qu'il avait répété d'avance... Daniel Duval n'était pas mort. Le sort, parfois, a ses exigences... Lequel des deux était désormais la victime ?

L'inconnu joua le jeu, en garant sa voiture, et sortit. Duval l'observa, le regard fixé sur lui, à peine encore étourdi, commotionné : il lui en voulait d'avoir mis trop de temps avant de descendre !

« Je n'ai rien de cassé, si les côtes me font mal, du côté droit, au point d'impact, quand la berline m'a renversé. Ce type était-il trop pressé, ou distrait ? Avait-il quelque chose à revendiquer ? Ma simple vue l'a-t-elle incité à... L'a-t-on payé pour faire ce travail ? », se demandait-il.

Cette question, il n'aurait pas dû se la poser...

Mais comment vivre sans avoir l'esprit parcouru d'interrogations ?

Une fois, dehors, l'autre parut sans la moindre honte, l'air important. Il sembla considérer un instant les deux avenues qui se rejoignaient en biseau, la place légèrement surélevée, la perspective d'une rue qui montait, droite, vers un ailleurs. Se trouvait-il là, par erreur ? Avait-il l'habitude des situations dont l'énigme à résoudre dans sa complexité, était de démêler au plus vite les fils embrouillés ? Intrigué sans doute, songeait-il à prévoir sa fuite... Duval devait être pour lui un minus, une cible abattue, car c'était un homme à terre, un passant écharpé, replié sur sa douleur, un quasi mort... C'était gagné !

Duval songea : « Personne ne doit savoir que son action était préméditée, des fois que des langues parleraient... » Il se posa une autre question incisive, avec fureur, sans obtenir de réponse : « L'enfoiré ne m'a-t-il pas vu, a-t-il fait semblant de ne pas me voir ? Le mieux est de faire le mort, de ne pas bouger, puisqu'on est là pour ça, puisqu'il y a ces gens autour. Il faut leur laisser le plaisir de se délecter... »

A ce moment, l'homme vint vers lui, marcha dans sa direction. Duval vit que ce quidam lui était parfaitement inconnu. Des voix l'assaillaient, au passage, l'injuriaient presque, d'autres ricanaient dans un jacassement de pies qui couvrait par intermittences le concert des klaxons ! Mais cela paraissait trop moelleux.

« A qui s'adresse ce brouhaha ? se demanda-t-il. Si le spectacle du malheur des uns peut être une jouissance pour autrui, un ravissement pour certains, depuis le temps que l'on m'observe, vivant en étranger dans cette ville, sans relations ! On a toujours des raisons d'en vouloir aux piétons, de tuer ceux qui n'ont pas d'alibi... Pas n'importe lequel ! Un homme seul gêne. On ne sait pas ce qu'il pense. Pourtant les gens qui vivent seuls sont nombreux ! Alors, pourquoi ? »

Sa pensée se fixa sur ce « pas n'importe lequel » et ce « pourquoi », avec ressentiment.

Deux agents de la police municipale quittèrent le commissariat proche, vinrent, traversèrent la placette